

Dissertation Bergson

SUJET : « La société, qui est la mise en commun des énergies individuelles, bénéficie des efforts de tous et rend à tous leur effort plus facile. Elle ne peut subsister que si elle se subordonne l'individu, elle ne peut progresser que si elle le laisse faire. » Henri Bergson, *L'énergie spirituelle*, « Essais et conférences », 1919.

Introduction rédigée

Un adage largement repris dit : « Seul, on va plus vite ; ensemble, on va plus loin. » Si l'action individuelle est plus libre, c'est l'action collective est plus efficace, en mutualisant les efforts de chacun mais à condition de savoir les orchestrer. C'est d'ailleurs ce qu'exprime Henri Bergson lorsqu'il écrit dans *L'énergie spirituelle* (1919) : « La société, qui est la mise en commun des énergies individuelles, bénéficie des efforts de tous et rend à tous leur effort plus facile. Elle ne peut subsister que si elle se subordonne l'individu, elle ne peut progresser que si elle le laisse faire. » Henri Bergson, *L'énergie spirituelle*, « Essais et conférences », 1919. En définissant la société comme l'association des puissances internes individuelles permettant l'action, le philosophe souligne le bénéfice réciproque qui en résulte : la société assurant solidarité et protection rend l'effort plus facile pour l'individu et jouit par là même d'une plus grande force. Il pose ensuite deux conditions nécessaires à l'avènement et à la stabilité de la société : la subordination de l'individu sans laquelle l'ordre social est menacé et l'autonomie individuelle, condition du progrès. Or, l'association de ces deux conditions confine au paradoxe : « subordonner » l'individu consiste à limiter ses libertés personnelles en les mettant au service du bien commun, ce qui est exactement le contraire de le « laisser faire ». Le maintien d'une société solide et son progrès semblent donc deux fins incomptables, au premier abord. On en vient donc à se demander : comment parvenir à établir l'ordre nécessaire au maintien de la société sans perdre l'autonomie de l'individu qui est le socle du progrès commun ? Nous illustrerons notre propos à travers des extraits du *Traité théologico-politique* de Spinoza, le roman *Le Temps de l'innocence* de Wharton et les tragédies *Les Suppliantes* et *Les Sept contre Thèbes* d'Eschyle. + annonce des axes du plan

Plan détaillé

I. Certes l'épanouissement de l'individu et de la communauté suppose une alliance paradoxale entre subordination et autonomie de l'individu.

1. Vivre en société, c'est mettre en commun les efforts de chacun. D'ailleurs les efforts sont facilités par la solidarité et la protection apportées par la communauté.
 - Spinoza : « S'ils ne s'entraident pas, les hommes vivent très misérablement » (XVI) La communauté crée une synergie qui permet le progrès collectif et assure la sécurité de chacun : « pour vivre en sécurité et le mieux possible les individus ont dû nécessairement aspirer à s'unir en un corps. » (XVI) L'effort de chacun de persévérer dans son être (*conatus*) suppose la vie en société. Isolé, l'homme est trop faible.

- Eschyle : la cité de Thèbes a besoin des sept héros qui vont la défendre. Leur énergie individuelle doit servir d'exemple et décupler celle des autres soldats. D'où la colère d'Étéocle contre les femmes qui, par leurs plaintes, risquent d'affaiblir les hommes. Durant la guerre, les héros doivent porter secours à la communauté en péril ; en retour, elle les honore et facilite leur effort.
 - Au début du roman, solidarité du clan Mingott pour accueillir et protéger Ellen. May s'inquiète et demande à Newland d'être attentif. Ellen déclare : « Je veux faire ce que vous faites tous : je veux sentir de l'affection et de la sécurité autour de moi », même s'il est vrai qu'elle déchantera rapidement.
2. Cela suppose, d'une part, une subordination de l'individu à la communauté.
- Wharton : Ellen Olenska ne peut obtenir le soutien de sa famille que si elle accepte de se soumettre à ses codes : pas de divorce, un mode de vie moins original...
 - Eschyle : Danaos invite ses filles à se plier aux coutumes d'Argos et impose son autorité du père. De même, Étéocle demande aux femmes qui composent le chœur de se taire et impose son autorité de souverain.
 - Spinoza : « Puisque en effet, l'État doit se conserver et se diriger par le seul conseil du souverain et que, par un pacte liant absolument sujets ou citoyens, ce droit appartient au seul souverain, si un individu, de sa propre décision et à l'insu du conseil souverain, a entrepris l'exécution d'une affaire publique, quand bien même un accroissement certain en résulterait pour la cité, il a cependant violé le droit du souverain, a lésé la majesté et mérité condamnation. » (XVI)
3. D'autre part, la société doit « laisser faire » l'individu sans faire obstacle à sa créativité, sinon elle stagne ou régresse.
- Spinoza : la théocratie ottomane où « tant de préjugés pèsent sur le jugement que la droite raison n'a plus sa place » vs la libre République prospère
 - Wharton : société oisive, figée, en voie de décrépitude, à l'image de la « vieille Académie »
 - Les Danaïdes rejettent un mariage forcé, synonyme d'asservissement, et revendiquent leur liberté. Refus d'une tradition qui maintient la société dans le *statu quo*.

Transition. Henri Bergson propose ici un idéal permettant à la fois la permanence d'une société solide et les libertés individuelles assurant son progrès. Mais à plus d'un titre, cet idéal ne peut s'appliquer aux sociétés et aux individus réels, tant l'équilibre entre subordination et autonomie semble irréalisable.

II. Pourtant, l'association entre subordination et autonomie paraît irréalisable, ou du moins toujours conflictuelle

1. La subordination que la société exige de l'individu peut devenir aliénante et éteindre les efforts en vue du bien commun.

- Wharton : « Elles [les parentes] veulent m'aider, mais à la condition de ne rien entendre qui leur déplaît [...] On ne désire donc pas savoir la vérité ici ? » (IX) « Combien d'autres avant lui [Newland] avaient rêvé son rêve, qui graduellement s'étaient enfoncés dans les eaux dormantes de la vie fortunée. » (XIV)
 - Spinoza : pour asseoir leur pouvoir, certains monarques encouragent les superstitions transformant leurs sujets en esclaves (« Préface », p. 46)
2. À l'inverse, l'appétit individuel, si on le laisse faire, menace l'équilibre social
- Eschyle : le combat d'Étéocle contre Polynice prend sens dans une tension entre juste défense de la cité (héroïsme de l'individu prêt à se sacrifier pour le bien commun) et hybris (orgueil démesuré d'un individu qui menace l'ordre du monde).
 - Wharton : c'est la raison officielle qui justifie le mépris voire la défiance de la haute société newyorkaise pour les nouveaux riches. Leur réussite personnelle reposant sur l'argent compromettrait les autres valeurs défendues par cette communauté.
 - Spinoza met en évidence la difficulté d'orienter les appétits des « non-philosophes », du « vulgaire » : « Je sais enfin qu'en lui l'insoumission tient lieu de constance et qu'il n'est pas gouverné par la raison, mais emporté par la passion à la louange ou au blâme. » (Préface, p. 59)
3. Ainsi se crée un déséquilibre tel que la société n'apparaît plus comme étant profitable à tous, poussant l'individu à la révolte, au retrait ou à l'exclusion
- Eschyle (*Les Sept contre Thèbes*) / Wharton : si les femmes donnent toute leur énergie pour assurer la prospérité de la communauté, quel profit en retirent-elles ?
 - Spinoza : dès lors que l'équilibre entre obéissance et liberté n'est plus établi, l'individu recouvre son droit de nature. Se développent alors des séditions qui « pourraient se parer de l'apparence de droit » (Préface, p. 48).
 - Wharton : départ d'Ellen Olenska.

Transition. Subordonner l'individu et le laisser faire sont donc deux conditions qui peuvent chacune générer, respectivement en tyrannie et en anarchie. Comme tout idéal, celui qui pose Bergson est donc difficile à atteindre, mais on doit tenter de l'approcher en comprenant mieux l'interdépendance entre l'ordre social et les libertés individuelles.

III. Ordre social et liberté individuelles n'existent que l'une par l'autre

1. Il est nécessaire de distinguer liberté de pensée et liberté d'action pour assurer à la fois le maintien et le progrès de la société
 - Spinoza distingue la liberté de pensée et d'expression (pour les philosophes), de la liberté d'action. C'est la première qu'il s'agit de garantir car elle reste parfaitement compatible avec la subordination de l'individu aux lois de la cité. Si Spinoza ne reconnaît pas le « laisser faire », il fait de la liberté de penser une condition nécessaire au progrès. « non seulement cette liberté peut être

- accordée sans danger pour la piété et la paix de l'État, mais [...] même on ne pourrait la détruire sans détruire la paix de l'État et la piété. » (Préface , p.49)
- Eschyle : l'injonction du silence formulé par Etéocle apparaît comme tyrannique.
 - Wharton : ce qui est insupportable à Ellen comme à Newland, c'est avant tout l'injonction de se taire, l'impossibilité de s'exprimer avec sincérité, possibilité qui s'offre en revanche à Dallas, dans une société qui a évolué, devenant plus démocratique.
2. Lorsque l'ordre et la liberté sont éclairés par la raison (société et un gouvernement démocratiques vs tyrannie), ils sont compatibles
- Spinoza : « Dans l'état démocratique, l'absurde est moins à craindre, car il est presque impossible que la majorité des hommes unis en un tout, si ce tout est considérable, s'accordent en une absurdité ; cela est peu à craindre en second lieu à raison du fondement et de la fin de la démocratie qui n'est autre, comme nous l'avons montré, que de soustraire les hommes à la domination absurde de l'appétit et à les maintenir, autant que possible, dans les limites de la raison, pour qu'ils vivent dans la concorde et dans la paix ; ôté ce fondement, tout l'édifice s'écroule. » (XVI)
 - Eschyle : la monarchie démocratique d'Argos où la parole est ordonnée et pensée (logos) se maintient tout en donnant / parce qu'elle donne aux citoyens la possibilité de délibérer librement
3. Il convient donc de privilégier la réforme plutôt que les mouvements brutaux. Ainsi, une société suffisamment plastique peut évoluer sans rupture brutale grâce à la participation de tous.
- Eschyle : la cité Argos, en accueillant les Danaïdes, après que Pélasgos a consulté le peuple, montre son ouverture, sa capacité à tenter de progresser en s'appuyant sur l'effort de tous.
 - Spinoza : la liberté permet le progrès individuel qui conduit peu à peu au progrès de la communauté. Le *conatus* individuel sert finalement une sorte de *conatus* commun.
 - Wharton : l'épilogue du roman montre que peu à peu, la société américaine a su se réformer.

Conclusion